

Claude Lemonnier – Sannerville

Propos recueillis en janvier 2014 (C. Le Callonec)

Claude Lemonnier avait 8 ans en 1944. Ses grands-parents étaient propriétaires d'un restaurant. Après le débarquement, il n'est resté que quelques jours à Sannerville qui était très près du front. L'exode les a emmenés, lui et sa famille, en plusieurs étapes, toujours plus loin dans la campagne, mais ils se sont toujours retrouvés près des bombardements.

J'avais 8 ans en 1944. Mes grands-parents tenaient un restaurant routier à Sannerville. Mon père était décédé en 1938 et ma mère ne pouvait pas y arriver toute seule, alors ma tante et mon oncle étaient venus donner un coup de main. Les Allemands venaient souvent manger au restaurant, ils venaient surtout le midi. Le soir, les officiers passaient parfois prendre l'apéritif alors que c'était fermé. Normalement, c'était surveillé et il y avait le couvre-feu mais ils se permettaient tout, on ne pouvait pas refuser à l'époque. Un soir, ça a failli mal tourner, certains avaient trop bu, l'un des officiers a sorti son revolver et il a tiré plusieurs fois en l'air. La balle est allée se loger dans la tête de lit d'un voisin, le boulanger, ça aurait pu être lourd de conséquences !

Les officiers aimaient bien les enfants, ils en avaient eux-mêmes. L'un d'entre eux m'avait pris un peu en amitié. Il jouait du violon et il m'avait dit « Petit Claude, après la guerre je t'apprendrai à jouer du violon ».

Le 6 juin, je me trouvais avec ma mère dans une petite maison en location, un peu à la sortie du village, sur la route de Rouen. Ça faisait beaucoup de bruit cette nuit-là et ma mère était inquiète, elle a voulu ouvrir la fenêtre et le volet. Les sentinelles étaient devant la maison, il y avait des allemands tous les 20 mètres, ils ont braqué sur nous les mitraillettes, les revolvers, toutes les armes qu'ils avaient sur eux pour nous dire de fermer.

A 7 heures du matin, mon oncle est venu nous chercher parce que ça canardait partout. Il nous a emmenés dans une tranchée fabriquée avec des voisins. A 10 heures, un obus est tombé dans la cuisine où j'étais juste avant, chez ma mère, heureusement qu'on était partis ! Il y avait des milliers d'avions qui passaient au-dessus, ça faisait un boucan infernal, c'est un souvenir qui me reste !

La nuit suivante, alors qu'on était dans la tranchée, des obus sont tombés tout autour. Un obus de phosphore est tombé juste à l'entrée de la tranchée qui avait été fermée avec une table en bois. La table a commencé à flamber un peu. Je me rappelle qu'il y avait un chien derrière qui dormait, un chien blanc, et il a commencé aussi à cramer. On a vite ouvert pour évacuer, il y avait une odeur assez forte, cette nuit-là a été assez dure...

Les Allemands avaient stocké des munitions, des grenades, ... un peu partout près de notre maison qui était située à proximité de la voie de chemin de fer. On m'avait dit « Tu es jeune, surtout ne touche pas à cela, c'est très dangereux ». Cette nuit-là aussi, il y a eu un bombardement. Un peu plus loin, après le restaurant, il y avait une épicerie, l'épicerie Lemeltier, je crois. Toute la famille était dans une tranchée, ils l'avaient protégée en mettant du bois dessus et une bombe est tombée en plein sur eux. Une des filles, Nelly, a eu les deux jambes coupées, elle est décédée par la suite. L'autre fille, Monique, était allée faire du café et elle a été sauvée ainsi que son frère. C'étaient les deux seuls survivants.

Deux ou trois jours après le débarquement, je jouais avec une petite voiture sur le trottoir, des Allemands sont passés avec des charrettes remplies de cadavres, ils tiraient avec des chevaux, ils les ont enterrés dans un charnier à Banneville.

Ensuite, il y a eu l'exode, on est partis vers le 10 ou 11 juin. Les Allemands ne voulaient pas qu'on reste, on était en danger sur le front. Les parachutistes Anglais avaient sauté sur Ranville, ils avançaient sur Bavent, les Allemands de leur côté étaient sur Banneville. Sanerville était en plein sur la ligne de feux au milieu des échanges de tirs

On n'est pas partis très loin. Après le décès de mon père en 38, ma mère s'était remariée en 1941-42 avec un monsieur qui a été fait prisonnier de guerre. Sa mère était gérante d'une maison bourgeoise avec une ferme, le château de Guerville à Banneville la Campagne. Monsieur Joly de St Pair, le propriétaire, avait embauché des gens pour gérer la propriété et ma grand-mère était la gestionnaire. Nous sommes donc allés chez elle pour nous réfugier, il y avait une grande ferme avec un hangar et une buanderie. Toute la famille est venue, ma grand-mère, mon oncle, ma tante, ma mère et moi et puis un voisin, monsieur Martin, le gardien de la petite gare de Sannerville.

Les Allemands sont venus occuper la ferme, ils se servaient largement sur tout ce qu'ils trouvaient. Ils ont dévalisé la cave, ils prenaient aussi les animaux. Ils abattaient les bœufs sur place pour les manger. Certains faisaient pas mal la fête et ils avaient dévalisé pas mal de choses !

J'étais assez libre et j'allais souvent me promener. Des chars panzers étaient cachés dans un grand chemin rural, bordé d'arbres, qui allait de St Pair au château de Guerville, les avions venaient souvent mitrailler dans ce coin-là. Lors d'une balade, j'avais repéré où était le tourne- disque : les Allemands écoutaient de la musique sur les chars ... Ma grand-mère a appelé le commandant qui était là et lui a dit : «Vous avez volé le tourne-disque de mon fils qui est prisonnier en Allemagne, c'est inadmissible ! » Elle lui a dit « Je sais où il est ! » Je suis donc parti avec le commandant rechercher le tourne-disque et tous les disques qu'ils avaient pris. Elle n'a pas eu peur, ma grand-mère ... On allait aussi voir les avions qui tombaient, on arrivait souvent avant les allemands et ils nous chassaient. Ils cherchaient les aviateurs qui sautaient, ils essayaient de les récupérer, ils étaient sur les dents ...

Une autre fois, je jouais au ballon à l'entrée de la ferme et il y avait des Allemands autour de nous. L'un d'entre eux repeignait, couleur de camouflage, une voiture qu'ils avaient prise au médecin de Troarn, je crois. J'étais dans le petit chemin de l'entrée de la ferme, en train de jouer au ballon. Tout à coup, j'ai vu une Jeep Anglaise arriver avec 4 soldats. Quand ils ont vu qu'il y avait les Allemands, ils ont fait vite demi-tour et ils sont repartis en vitesse

Les Allemands avaient installé des orgues de Staline à la ferme et ça bombardait beaucoup. Ils ont voulu qu'on parte plus loin : les Anglais avançaient et on était encore une fois sur la ligne de feu. Le départ a été un peu épique : on avait deux charrettes, avec deux chevaux, un cheval blanc et un percheron noir. Les adultes ont attaché une vache derrière la charrette pour qu'on ait du lait. Dans la première charrette on avait mis des meubles et des matelas et dans la deuxième charrette, une grande cage avec du grillage avait été installée pour y mettre les poulets et toute la basse-cour de la ferme. On est partis par Emiéville jusqu'à Bellengreville et là, on a traversé la route de Paris. Il y avait eu des bombardements sur la route et on trouvait pas mal de vélos, de voitures d'enfants de toutes sortes, des charrettes dans les fossés, il y avait eu des dégâts par les mitraillages. On est arrivés à Airan, sur la route de St Pierre. Mon oncle qui était avec nous, travaillait comme comptable chez Lacroix à Caen et il connaissait plein de fermiers, il a été directement voir un fermier à Airan qui nous a accueillis pour la soirée. La nuit, il y a eu quelques bombardements sans conséquences.

Et on est partis encore un peu plus loin sur la route de Mézidon pour arriver à Percy en Auge, dans une ferme. A proximité, il y avait des cabanes avec des dépôts de munitions françaises

confisquées par les Allemands. La résistance le savait et les Anglais ont bombardé toute une nuit pour essayer de tout faire sauter. 17 bombes sont tombées sur la ferme et nous, on était dans un grenier à foin et personne n'a été blessé. Vers 7 heures, le matin, ma mère était descendue traire 2 ou 3 vaches, pour donner un coup de main. Quand les bombardements ont recommencé, ils sont tous allés se réfugier sous un hangar. Ma mère s'était mise devant un jeune homme de 18 ans et lui l'a prise et il l'a mise derrière lui. Il a reçu un éclat dans la tête et il est mort devant elle. C'est le seul mort civil qu'on ait vu à l'époque.

Le lendemain, les deux chevaux ont été blessés, l'un d'eux avait une blessure au cou. On les a quand même attelés, on a traversé la zone dangereuse avec les dépôts de munitions et on est repartis 3 km plus loin à Ouille-la-bien-tournée. Nous y sommes restés dans une ferme deux ou trois semaines. On couchait dans des greniers, dans des petits bâtiments annexes. On ne manquait pas de nourriture. Une nuit, ma grand-mère, couchée à côté de moi, est décédée. Elle repose toujours dans le cimetière d'Ouille.

On est encore repartis, avec les charrettes et les chevaux sur la route de Livarot pour arriver à Tortisambert. Arrivés sur la côte de Billot, il y a eu une bagarre d'avions allemands et anglais au-dessus de nous. Les parents m'avaient mis sur le haut de la charrette avec un grand drapeau blanc que je remuais pour éviter qu'on se fasse mitrailler. Sur les routes, nous avons vu beaucoup de cadavres d'allemands dans les fossés. Nous sommes restés dans le secteur jusqu'à la libération par les Canadiens, ils avaient des petites chenillettes.

Juste avant la libération, un jour, je jouais au milieu d'un champ, dans une cabane avec les deux petites filles de monsieur Martin, de Sannerville. On nous avait dit : « Surtout si vous entendez un sifflement, vous vous couchez ! » On a entendu un grand sifflement, on s'est dit « ça y est, il y a une attaque quelque part, un obus ? » On s'est tout de suite couchés et un obus est tombé à 100 mètres de nous, il a explosé, on n'a rien eu. On était encore une fois dans une zone dangereuse, la poche d'Argentan-Falaise. Il y avait des tas de cadavres d'animaux qui étaient sur le dos...

Quand nous sommes revenus à Sannerville, la maison où j'habitais avec ma mère était complètement rasée. Il y avait des trous de bombes qui se touchaient partout, dans tout le secteur. Le restaurant, était éventré au premier étage et on voyait les meubles de l'extérieur. Pas question d'y habiter ! Mon oncle avait une maison à Caen, il nous a emmenés. Une voisine a bien voulu nous prendre, on était 3 à habiter dans une pièce. Nous y sommes restés 5 ans. Le restaurant était fichu, il a été rasé. Une maison a été reconstruite près du calvaire de Sannerville avec les dommages de guerre du restaurant et elle a été vendue pour pouvoir séparer l'argent entre mes frères et sœurs.

Maintenant, je me dis qu'on a eu de la chance de s'en sortir, on a eu une chance formidable parce qu'on était toujours dans le feu. Au fur et à mesure qu'on avançait, on était toujours au milieu de la bagarre et nous n'avons eu aucun blessé chez nous. On n'a jamais manqué de nourriture, à chaque étape on avait toujours de quoi manger dans les fermes, des cochons ou des poulets, des œufs, du lait...